

# John Mearsheimer : la fin de la retenue russe et la nouvelle grande stratégie américaine

Le professeur John Mearsheimer explique comment la Russie et l'OTAN continuent de gravir l'échelle de l'escalade, les tromperies entourant la manière dont la guerre est présentée au public, et pourquoi les États-Unis doivent établir une nouvelle grande stratégie afin d'adapter leur politique étrangère aux nouvelles réalités. Le professeur Mearsheimer est titulaire de la chaire R. Wendell Harrison Distinguished Service Professor au département de science politique de l'Université de Chicago. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : [https://x.com/Glenn\\_Diesen](https://x.com/Glenn_Diesen) Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdieseng](https://buymeacoffee.com/gdieseng) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

## #Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous retrouvons le professeur John Mearsheimer pour parler de la situation en Ukraine, en Iran, et bien sûr de la grande stratégie des États-Unis dans une période de plus en plus confuse. Merci d'être revenu parmi nous, John. C'est un plaisir de vous revoir.

## #John Mearsheimer

Merci, Glenn Diesen. Je suis content d'être de retour.

## #Glenn

Au départ, j'avais prévu de parler d'un autre sujet. Mais après le bombardement de Kiev la nuit dernière — que le maire Klitschko a décrit comme le pire depuis le début de la guerre —, on est obligé de se demander : qu'est-ce que ça signifie ? Et puis, j'ai aussi vu que dans d'autres régions du pays, des bases aériennes militaires ont été bombardées. Là encore, une question se pose : pourquoi attendre quatre ans et demi avant de s'en prendre à ces bases ? Comment évaluez-vous ce que font les Russes en ce moment ?

## #John Mearsheimer

Eh bien, si on écoute tout ce qui se dit autour de cette attaque massive d'hier soir, beaucoup y voient une riposte à toutes ces frappes de drones ukrainiens sur la Russie. L'argument, c'est que les

Russes se montrent maintenant plus durs. Quand on entend ça, avant même de lire les détails sur la nature des frappes, on pourrait penser que les Russes allaient s'en prendre à la population civile, lancer ce qu'on appellerait une campagne de punition classique. Mais il semble assez clair que ce n'est pas le cas. Les Russes ont visé des cibles militaro-industrielles, et ils n'ont pas attaqué délibérément des civils. D'après le Kyiv Independent, vingt Ukrainiens ont été tués. C'est évidemment regrettable, mais ce n'est pas un chiffre élevé, et cela ne correspond pas à une campagne de punition ni à une opération visant à tuer des civils.

Ce que les Russes ont fait, c'est qu'ils ont lancé une attaque massive contre, disons, des cibles stratégiques. Et ils l'ont déjà fait par le passé. Donc, il n'y a pas vraiment grand-chose de nouveau ici. Oui, c'était une attaque d'envergure, mais comme on le sait, il y a déjà eu de nombreuses occasions où ils ont mené des frappes massives contre des cibles militaro-industrielles. Je ne vois donc pas en quoi cela pourrait être une réponse directe aux attaques de drones ukrainiens sur le territoire russe. Pour moi, ça ne colle pas vraiment. Je pense que les Russes vont sans doute présenter les choses comme ça, pour des raisons de communication, afin de convaincre leurs dirigeants et le public intérieur qu'ils réagissent à ces attaques de drones. Mais en réalité, c'est exactement le genre d'opération qu'on peut attendre d'eux, et qu'on a déjà vu dans leurs campagnes de bombardement. Voilà, ce serait mon évaluation de la situation.

## **#Glenn**

Je sais que les médias parlent surtout du grand nombre de civils tués. Mais comme vous l'avez dit, auparavant, il y avait des centaines de drones et de missiles, et parfois une ou deux victimes seulement. Cette fois, c'était plus, nettement plus. Cela dit, comme vous l'avez souligné, si vous tirez cinq cents missiles et drones avec l'intention de tuer des civils, c'est que vous vous y prenez très mal. Donc, il ne semble pas, comme vous l'avez dit, que ce soit les civils qui étaient visés. Encore une fois, ça ne veut pas dire que vingt morts, ce n'est pas terrible. Mais je pense que le contexte compte. Comment vous voyez les choses ? Parce que beaucoup pensent que, si la Russie riposte, cela pourrait ne pas se limiter à l'Ukraine. Les Russes, eux, continuent de désigner les sites de production européens comme des cibles légitimes, ou encore les centres logistiques.

Mais ça soulève une vraie question : à quel point l'OTAN est-elle réellement impliquée ici ? Parce que c'est un sujet qui fait souvent débat. Je ne sais pas si vous avez vu les infos aujourd'hui, mais deux farceurs russes ont piégé le conseiller du président estonien. Et en gros, il s'est mis à parler du fait qu'ils auraient fourni des coordonnées pour les attaques contre Saint-Pétersbourg. C'est quand même assez important. Ça laisserait entendre, ou plutôt ça montrerait clairement, que des pays de l'OTAN participent à des attaques contre la Russie. D'ailleurs, Maria Zakharova l'a dit : pour elle, c'est une preuve de la participation de l'Estonie à des actes terroristes contre la Russie. Alors, comment vous voyez ça ? Parce que selon les sources d'information, les avis divergent beaucoup. Mais selon vous, jusqu'à quel point l'OTAN est-elle impliquée dans ces attaques ?

## **#John Mearsheimer**

Eh bien, il ne fait aucun doute que l'OTAN est profondément impliquée, et j'en parlerai dans un instant. Mais je voudrais souligner que, si on regarde la déclaration publiée après la réunion du G7 en France — c'était le dix-sept juin, quand la déclaration est sortie à la fin des discussions — les pays du G7 ont dit qu'ils allaient accélérer leur soutien à la campagne de bombardements à longue portée menée par l'Ukraine contre la Russie. C'est vraiment assez remarquable. Ils ont dit qu'ils allaient l'accélérer. Et en plus, dans ce même communiqué publié après la réunion du G7, ils ont précisé qu'ils allaient renforcer la pression économique sur la Russie.

Donc, si quelqu'un au Kremlin avait encore des doutes sur les objectifs des Européens et des Américains, ils auraient dû être dissipés après ce qui s'est passé en France, lors de cette réunion. D'ailleurs, il semble assez clair, d'après ce qui s'est passé là-bas, que Trump a été convaincu que ce que font les Ukrainiens est vraiment impressionnant. Et qu'au contraire, ils devraient agir avec encore plus d'audace. La presse ukrainienne a largement rapporté que c'est ce que Trump aurait dit à Zelensky. On dirait donc que les États-Unis s'impliquent davantage en ce moment qu'ils ne l'ont fait ces derniers mois, en soutenant la pression militaire exercée sur la Russie par les Ukrainiens.

Il ne fait aucun doute que nous, en Occident, avons fourni toutes sortes de renseignements aux Ukrainiens. En plus de ça, nous les avons soutenus en leur donnant des drones et en les aidant à développer les leurs. J'imagine même que nous les avons aidés à planifier plusieurs des offensives menées avec ces drones. Et puis, comme on le sait bien, il y a eu de nombreux cas où des drones ukrainiens ont survolé les pays baltes. Les Russes n'ont pas réagi à tout ça, mais ils ont clairement prévenu que si des drones étaient lancés depuis le territoire des États baltes, ils attaqueraient les sites de lancement.

Je pense que, pour le moment, c'est le scénario le plus probable dans lequel la Russie en viendrait à attaquer un pays européen, ou plus précisément, un État membre de l'OTAN. Et c'est justement pour cette raison qu'aucun des pays baltes n'est prêt à autoriser l'Ukraine à lancer des drones depuis leur territoire. Mais si cela arrivait, je crois que les Russes réagiraient automatiquement. Ils auraient tort de ne pas le faire. Mais supposons que ça n'arrive pas. La question devient alors : est-ce que les Russes vont, à un moment donné, riposter contre l'Europe, compte tenu de l'aide que l'Europe et les États-Unis apportent aux Ukrainiens ? Est-ce que le moment est venu pour la Russie de relever le défi et de frapper réellement des cibles en Europe de l'Est ?

Et ça, bien sûr, c'est l'argument de Sergueï Karaganov : selon lui, le moment est venu de le faire. Et ce que nous devons faire — "nous", c'est-à-dire les Russes ici — c'est d'abord frapper avec des armes conventionnelles. Et si ça ne suffit pas à pousser les Européens et les Américains à arrêter d'aider dans cette guerre de drones, alors il faudrait passer aux armes nucléaires. Mon point de vue là-dessus, Glenn — et j'aimerais savoir ce que tu en penses — c'est que les Russes ne feront pas ça tout de suite. Je pense qu'il y a deux raisons à cela. D'abord, ils estiment sans doute qu'ils peuvent

contrer ces attaques de drones assez efficacement. Cela ne veut pas dire qu'ils pourront le faire sur le long terme, parce que, encore une fois, les pays du G7 ont annoncé qu'ils allaient accélérer leurs efforts pour aider l'Ukraine dans cette campagne de drones.

On peut en arriver à un point où les Russes n'auraient plus d'autre choix que de riposter. Mais pour l'instant, il semble qu'ils s'en sortent plutôt bien pour repousser les attaques. Et tant que c'est le cas, je pense que les incitations pour la Russie à attaquer l'Europe sont nettement réduites. L'autre élément vraiment important, c'est ce qui se passe sur le champ de bataille. Si on croit la rhétorique occidentale selon laquelle les Russes sont bloqués, qu'ils perdent du terrain et subissent d'énormes pertes, alors on peut imaginer un scénario où, pour la Russie, il serait logique de suivre la ligne de Karaganov. Mais en réalité, ce n'est pas ce qui se passe sur le terrain. Les Russes, en fait, s'en sortent plutôt bien.

Ils ne remportent pas une victoire rapide, ça, c'est sûr. C'est un rouleau compresseur, mais il avance lentement. Malgré tout, les Russes progressent vers la conquête de l'ensemble du Donbass. Il ne leur reste plus grand-chose à prendre avant de contrôler tout ce territoire. Donc, étant donné que les Russes s'en sortent plutôt bien sur le champ de bataille, et qu'ils semblent assez habiles pour contrer ces attaques de drones — pas parfaitement, mais plutôt efficacement pour le moment —, je pense que les incitations pour eux à suivre la voie de Karaganov ne sont pas très fortes pour l'instant. Mais qui sait comment tout cela va évoluer dans les mois à venir ? Voilà un peu comment je vois les choses, et j'aimerais bien savoir ce que vous pensez de mon analyse.

## **#Glenn**

Non, je pense que ça semble probablement juste. Je veux dire, c'est pour ça que j'ai aussi été un peu prudent, voire inquiet, à propos de la façon dont beaucoup de dirigeants occidentaux parlent de la nécessité de porter la guerre en Russie ou d'augmenter la douleur pour la Russie. Parce que, selon moi, la principale raison pour laquelle la Russie a pu se retenir de riposter directement contre un pays de l'OTAN, c'est justement que la douleur est restée dans une limite supportable, sans impact majeur — en gros, ce ne sont que des petites piqûres. Du coup, ils se disent en quelque sorte : « Bon, plutôt que d'aller s'en prendre aux marionnettistes au sein de l'OTAN, on va simplement prendre, détruire et vaincre leur proxy, non ? » Et je pense que c'est ça, la principale approche du Kremlin.

Le problème, et c'est pour ça que je suis très inquiet quand les dirigeants européens — et maintenant, apparemment, les Américains aussi — se fixent pour objectif d'augmenter la pression sur la Russie, c'est que le luxe de simplement encaisser la douleur disparaît. Et à ce moment-là, la pression monte pour mener des frappes directes, avec le risque d'une guerre majeure contre l'Occident. Encore une fois, c'est de la spéculation, mais ça aurait du sens. Parce que, que peut faire la Russie d'autre, dans ce cas ? Si les attaques soutenues par l'Occident ne sont plus soutenables, que vont-ils faire ? Arrêter la guerre ? Accepter un cessez-le-feu pendant que l'Occident commence à réarmer l'Ukraine en vue d'un nouveau conflit ? Je veux dire, est-ce qu'ils vont quitter l'Ukraine et

laisser l'OTAN y entrer ensuite ? Tout ça, ce serait une capitulation, et ce serait une menace existentielle.

Donc, s'il n'y a pas de paix, et que les escalades occidentales ne sont plus soutenables — autrement dit, qu'ils ne peuvent plus encaisser la douleur — alors je pense qu'ils seront, de leur point de vue, obligés de frapper l'Allemagne ou les pays baltes. En gros, ça reviendrait à plonger le monde dans une nouvelle crise des missiles de Cuba. C'est-à-dire : soit on va jusqu'à la guerre totale, soit vous reculez. Et je pense que c'est souvent ce qu'il faut pour que les choses bougent, parce que, dans l'histoire humaine, on va souvent jusqu'au bord du gouffre, et c'est seulement quand on fait face à la catastrophe que, vous savez, les dirigeants commencent à changer d'avis. Encore une fois, je peux me tromper. Mais il y a une chose que je voulais vous demander : quand vous dites qu'au G7 ils arrivent avec des déclarations du genre « il faut accélérer les attaques de drones et de missiles en profondeur sur le territoire russe », on a vu l'OTAN annoncer une récompense d'environ deux cent cinquante mille dollars pour des stratégies visant les bases aériennes russes. Pourquoi...

## **#Glenn**

Pourquoi sont-ils aussi ouverts maintenant ? Je veux dire, ils sont de moins en moins discrets à ce sujet. Est-ce pour normaliser tout ça — les attaques contre la Russie — afin que le public n'ait plus peur d'une riposte ? Est-ce qu'ils veulent une guerre ? Ou bien est-ce pour garder les États-Unis ancrés en Europe, en prouvant aux Américains qu'il n'y a rien à craindre ? Je veux dire, on pourrait bombarder le Kremlin demain et les Russes seraient trop intimidés pour réagir. C'est juste cette transparence, cette ouverture totale... C'est très étrange à voir pour moi.

## **#John Mearsheimer**

Je pense, Glenn, que les élites occidentales — et là, on parle surtout des élites européennes — se sont persuadées que Poutine est le diable en personne, que la Russie nourrit des ambitions grandioses, et que nous, en Occident, sommes destinés à faire la guerre à la Russie un jour ou l'autre, sans trop savoir où ni quand. Mais pour l'instant, nous sommes engagés dans une compétition sécuritaire très intense avec les Russes. C'est pour ça qu'il faut absolument maintenir l'Ukraine intacte. C'est le bélier, notre principale arme contre les Russes, le temps que nous nous réarmions en vue d'une Troisième Guerre mondiale. Mais il faut bien comprendre que, selon eux, cette guerre arrive. Elle est inévitable, parce que Poutine serait un agresseur né, à la tête d'un pays qui a, dit-on, une longue histoire d'agression.

Donc, en réalité, on n'a pas le choix. Toi et moi, on est d'accord pour dire que cet argument est absurde, et je pense que le mot "absurde" est tout à fait juste ici. Je ne comprends pas d'où vient cette histoire, mais peu importe. Ils la racontent depuis tellement longtemps que, franchement, je crois qu'ils y croient eux-mêmes. Et je pense qu'ils ont réussi à motiver des gens. Il y a toutes sortes de biais motivés en jeu, comme tu le disais. Si tu veux convaincre ton public de soutenir une hausse des dépenses de défense, cette histoire colle parfaitement. Si tu veux garder les Américains

impliqués, cette histoire colle aussi parfaitement. Donc, je ne pense pas que ces gens se disent : "Qu'est-ce qu'on peut faire pour faire venir les Américains ?"

Que peut-on faire pour garder les Américains à bord ? Que peut-on faire pour maintenir, ou même renforcer, le soutien du public à nos politiques ? Et c'est là qu'ils élaborent cette stratégie particulière. Mais moi, je ne pense pas que ce soit ça. Je crois que c'est beaucoup plus inconscient. Et je pense que tout tourne autour d'un fait simple : à force de se répéter certaines histoires, on finit vraiment par y croire. On le voit très bien aux États-Unis à propos de l'Iran. Cela fait tellement longtemps qu'on parle de l'Iran comme d'une menace incroyablement dangereuse, alors qu'en réalité, ce n'est pas une menace pour les États-Unis, du moins pas de manière significative. Et pourtant, les élites y croient, et la plupart des Américains aussi.

Alors, l'Iran... tu sais, toi et moi, on en a déjà parlé. L'un des inconvénients du monde dans lequel on vit aujourd'hui, un monde où les faits et la logique comptent si peu, c'est qu'on se retrouve dans des situations comme celle qu'on voit en Europe. Là-bas, ce ne sont pas les Russes, mais les Européens eux-mêmes qui parlent de l'inévitabilité d'une Troisième Guerre mondiale. Et les Russes, eux, se retrouvent dans une position où ils en viennent à se dire : « Bon, si les Européens pensent que la guerre est inévitable et qu'ils se préparent à la mener contre nous, on n'a pas d'autre choix que de se préparer à la même guerre. » Et bien sûr, une fois qu'ils font ça, ça donne aussitôt des arguments à ceux, en Occident, qui disent : « Ah, regardez les Russes. »

Ce sont eux qui se préparent à la Troisième Guerre mondiale. C'est le dilemme classique de la sécurité. Tout ce que les Russes font pour se défendre paraît offensif aux yeux des Occidentaux, et l'inverse est vrai aussi. On est donc pris dans une spirale, et franchement, je ne vois pas comment en sortir pour le moment. Des gens comme nous essaient de ramener un peu de bon sens dans ce débat, mais nos voix pèsent peu face aux grands médias. C'est bien là le problème. On en est arrivés à une situation où les élites occidentales se sont persuadées que les Russes représentent une véritable menace, et qu'on se dirige vers un conflit majeur à terme.

## **#Glenn**

Oui, ce manque de logique, je le vois partout. Par exemple, l'argument principal en ce moment, c'est que l'Ukraine est en train de gagner. Et quand on montre les preuves, on dit que les Russes subissent d'énormes pertes et que les Ukrainiens reprennent du territoire. Mais quand on regarde le rapatriement des corps, ou plutôt les échanges de soldats morts, on voit souvent un rapport de un pour vingt, parfois même un pour quarante. Ça veut dire d'immenses pertes du côté ukrainien, face à un nombre relativement faible de Russes. Et franchement, ça n'a pas beaucoup de sens. Si les pertes étaient vraiment plus lourdes d'un côté, on s'attendrait à ce que ce soit l'inverse.

On peut dire que, bon, si les Russes avancent, ce sont eux qui ramassent les corps. Mais en même temps, on entend aussi que l'Ukraine reprend du territoire. Tout ça n'a pas beaucoup de sens, mais ça passe quand même. Et puis, on entend aussi que, oui, Poutine est profondément rationnel, mais

qu'en même temps, on se sent à l'aise de participer à des frappes contre la Russie, en partant du principe qu'il restera mesuré. Et, vous savez, on dit que l'Ukraine doit rejoindre l'OTAN, parce que sinon, la Russie n'oserait jamais l'attaquer. Mais dans le même souffle, on affirme qu'une fois la guerre en Ukraine terminée, la Russie attaquera l'OTAN. Franchement, rien de tout ça ne tient debout.

Oui, j'ai même vu l'Allemande, je crois que c'était Merz ou von der Leyen... oui, c'était von der Leyen, dire que la Russie avait coupé le gaz à l'Allemagne. Alors que, si on regarde les faits, c'est exactement l'inverse. C'est un peu comme quand on dit qu'il faut continuer la guerre pour forcer la Russie à négocier. En même temps, ce sont les Européens qui refusent de décrocher le téléphone et de parler aux Russes depuis plus de quatre ans. Franchement, c'est... c'est très difficile à suivre, ce genre de logique. C'est ce que je voulais dire quand vous avez mentionné que les Européens semblent y croire autant que les Américains. Mais est-ce que c'est volontaire, pour prolonger la guerre ? Je me demande simplement quelle part relève de l'endoctrinement idéologique, et quelle part d'une stratégie délibérée.

## **#John Mearsheimer**

Bon, parlons un peu des chiffres des pertes. Le New York Times a publié un article sur l'équilibre relatif des pertes — c'est-à-dire les morts au combat plus les blessés. Ils donnaient aussi le nombre de soldats tués des deux côtés. Apparemment, cet article du New York Times s'appuyait sur une étude réalisée par un groupe de réflexion à Washington, le CSIS. Selon cette étude, environ quatre cent cinquante mille Russes seraient morts, et entre cent vingt-cinq mille et cent cinquante mille Ukrainiens auraient été tués. Donc, prenons le chiffre le plus élevé pour les Ukrainiens, cent cinquante mille, et encore une fois, celui des Russes.

## **#John Mearsheimer**

Quatre cent cinquante mille. C'est un rapport de trois pour un. Autrement dit, trois Russes sont morts pour chaque Ukrainien. Franchement, c'est incroyable. Ça ne peut pas être vrai. Je ne comprends pas d'où viennent ces chiffres. D'abord, le principal tueur sur le champ de bataille, c'est l'artillerie. Et pendant la plus grande partie de la guerre, les estimations indiquent que les Russes ont eu au moins un avantage de cinq pour un, voire de sept pour un ou même de dix pour un, en matière d'artillerie. Si on regarde les bombes, ces bombes intelligentes larguées depuis les airs, les Russes en ont un stock énorme qu'ils ont utilisé contre les Ukrainiens. Les Ukrainiens, eux, n'ont pratiquement aucune bombe intelligente qu'ils puissent larguer sur les Russes.

On pourrait se dire, bon, ce sont surtout les Russes qui ont été à l'offensive. Mais il y a deux problèmes avec ça. D'abord, les Ukrainiens ont eux aussi lancé un grand nombre d'offensives. Vous vous souvenez de l'offensive de Koursk ? Vous vous souvenez de celle du quatre juin deux mille vingt-trois, celle qui devait être une sorte de blitzkrieg, censée amener les Ukrainiens jusqu'à la mer d'Azov et couper les lignes russes en deux ? En deux mille vingt-deux, la première année de la

guerre, les Russes ont subi deux défaites parce que les Ukrainiens avaient lancé de grandes offensives à Kherson et à Kharkiv. Et aujourd'hui encore, on entend parler de toutes ces contre-attaques ukrainiennes. Ce sont bien des opérations offensives. Donc, les Ukrainiens ont été à l'offensive pendant une bonne partie de la guerre, et on ne peut pas dire qu'ils aient été sur la défensive.

Et comme la défense subit presque toujours moins de pertes que l'offensive, il ne faut pas s'étonner du chiffre utilisé par le New York Times. On ne peut pas justifier ces chiffres de cette manière, ça n'a tout simplement aucun sens. Et je pense que, si on regarde les choses honnêtement, on va finir par découvrir que les Ukrainiens ont probablement perdu, et quand je dis perdu, je parle de tués au combat, autour d'un million d'hommes. L'idée qu'ils n'en auraient perdu qu'environ cent cinquante mille est absurde. Ça n'a vraiment aucun sens. Et pourtant, c'est présenté comme un fait. Ce dont je parle ici, c'est d'un ensemble de faits que beaucoup de gens utilisent pour évaluer la situation entre la Russie et l'Ukraine, et pour décider de ce qu'il faut faire à partir de là.

Et si vous croyez à ces chiffres — que, encore une fois, je trouve complètement absurdes — alors vous pouvez justifier le fait d'en rajouter, d'essayer d'aider l'Ukraine à vraiment écraser les Russes, à les faire tomber comme grande puissance, à les éliminer en tant que grande puissance. Et beaucoup de gens parlent comme ça. Et là, on se dit : mais est-ce qu'ils inventent tout ça ? Est-ce qu'ils inventent ces chiffres ? Vous pensez que le New York Times invente ces chiffres ? Moi, je ne crois pas qu'ils les inventent. Je pense qu'ils y croient vraiment. Bien sûr, il peut y avoir toutes sortes de biais, de motivations inconscientes qui jouent ici, sans qu'ils s'en rendent compte. Mais, au-delà de ça, le fait est que les élites se sont raconté une histoire à laquelle elles croient, et elles continuent d'avancer en s'appuyant sur ces récits faux.

## **#Glenn**

Je ne comprends plus vraiment les débats politiques en Occident. Parce que, enfin, pour rebondir sur ce que vous disiez, si on revient, par exemple, à la contre-offensive ukrainienne de deux mille vingt-trois, c'était évident dès le premier jour, ou presque, que ça allait tourner au désastre. Vous savez, les Russes s'étaient retirés de Kherson et de Kharkiv, donc ils avaient dû resserrer leurs lignes de défense. Et on voyait bien que les Ukrainiens allaient se heurter à un mur. Mais j'ai remarqué que, dès qu'on a fait remarquer — enfin, dès que moi j'ai dit — que ça allait finir en désastre, ça a été condamné tout de suite. Comme si on disait : pourquoi casser l'élan de l'Ukraine ? C'est un discours pro-russe. Alors que, bien sûr, on nous assurait que ce serait un succès.

On a vu la même chose avec Koursk. Je veux dire, je pense que la plupart des gens savaient que ça allait être une catastrophe terrible. Pourquoi quitter une position défensive pour s'exposer en terrain ennemi ? Et ils ont été massacrés, par milliers, dans des conditions atroces. Pourtant, tout le monde devait suivre la ligne officielle et faire semblant que c'était une bonne idée. Et oui, on peut dire la même chose avec Nord Stream. Tout le monde devait faire comme si c'était les Russes. Et maintenant, on voit la même chose : tout le monde doit prétendre que les Ukrainiens sont en train

de gagner. On doit détourner le regard de tous les faits disponibles. C'est vraiment étrange d'en être arrivés là. La réalité objective n'a plus de valeur en soi. Tout semble jugé uniquement selon la mesure où l'on applaudit la bonne équipe.

Et si vous applaudissez les Ukrainiens, alors il faut faire comme si tout était un immense succès, et détourner le regard des défaites terribles et des pertes humaines effroyables. Sinon, on vous accuse de soutenir les Russes. J'ai l'impression qu'on regarde un match de foot. C'est à peu près là où on en est. Vous avez déjà vu ça, vous ? Parce qu'il y a beaucoup de points communs entre les guerres. Et je sais qu'on ne devrait pas... Enfin, c'est pareil avec les sanctions. Si vous dites que les sanctions ne vont pas marcher — moi, je l'ai remarqué dès le premier jour —, c'est tout de suite perçu comme une déclaration pro-russe, parce que ça affaiblit le soutien aux sanctions. Mais est-ce que ce sont, je ne sais pas, des constructivistes sociaux qui veulent simplement renforcer le soutien à la guerre ? Ou est-ce qu'il y a autre chose derrière ? Parce que c'est très difficile de comprendre pourquoi la réalité compte si peu, et pourquoi il y a cette obligation d'adhérer à un récit.

## **#John Mearsheimer**

Bon, plusieurs choses. Vous savez, il y a un livre très connu qui s'intitule \*La vérité est la première victime\*. L'idée, c'est que quand une guerre éclate, les machines de propagande des deux camps se mettent aussitôt en marche. Et au final, la vérité disparaît du tableau, remplacée par la propagande, qui prend une importance énorme. Le cas que je connais le mieux, où on a vraiment vu ça, c'est pendant la guerre du Vietnam. Une partie du problème tournait autour du comptage des pertes, ce qu'on appelait à l'époque les "body counts". Il y avait une pression énorme sur l'armée américaine pour gonfler ces chiffres, parce qu'il fallait absolument un indicateur de réussite. Le public américain demandait : quel progrès faisons-nous vraiment ? Quels sont les signes concrets qu'on avance ?

Et bien sûr, le président Johnson et ses lieutenants ont aussi fait pression sur l'armée américaine pour qu'elle montre, ou du moins donne l'impression, que nous faisons de grands progrès contre le Viet Cong et l'armée nord-vietnamienne. Du coup, le nombre de morts est devenu l'instrument principal pour convaincre les plus hauts niveaux de l'administration Johnson, ainsi que le public, que nous étions en train de gagner la guerre. On a fini par créer un monde complètement fictif, où d'immenses nombres de Vietnamiens mouraient, et donc, l'histoire qu'on racontait, c'était que nous étions en train de gagner. En réalité, tous ceux qui participaient à ce processus savaient parfaitement que nous agissions de manière profondément malhonnête, simplement pour satisfaire les commandants qui voulaient pouvoir affirmer que nous étions en train de l'emporter.

Et si on regarde beaucoup des batailles qui ont eu lieu pendant la guerre, on a subi des pertes énormes. Et dans beaucoup de ces cas, on peut dire qu'on a gagné. Mais si on a gagné, c'était de justesse. Pourtant, on a présenté ces batailles comme de grandes victoires. On a tout fait pour donner l'impression qu'on était en train de gagner, alors qu'en réalité, on ne gagnait pas. Et c'est pour ça qu'on a perdu la guerre. On ne progressait pas. Si on regarde vraiment ce que des gens comme Johnson et d'autres savaient — et ça inclut même Westmoreland — ce qu'ils savaient

réellement de ce qui se passait sur le terrain à partir de soixante-cinq... Rappelez-vous, on s'engage massivement en mars soixante-cinq.

Ils avaient compris qu'on était dans une situation très grave. Et même s'ils continuaient à raconter ces histoires selon lesquelles tout allait bien, que les bilans des pertes le prouvaient, ils savaient en réalité que ce n'était pas le cas. Ils cherchaient sans arrêt la formule magique, celle qui permettrait de tout arranger, mais ils ne l'ont jamais trouvée. Et c'est pour ça qu'on a perdu la guerre. Mais il ne faut surtout pas sous-estimer à quel point, quand l'appareil de sécurité nationale entre en guerre, il peut pousser la propagande à des niveaux vraiment extrêmes. Aujourd'hui, je pense qu'il y a deux grandes différences entre la situation du Vietnam et la situation actuelle.

D'abord, c'est qu'on est devenu beaucoup plus sophistiqués dans ce domaine. C'est vraiment incroyable à quel point, en Occident, on est capables de fabriquer des récits qui sont en réalité de fausses histoires. Pendant la guerre du Vietnam, on n'était pas aussi bons, n'est-ce pas ? On s'est beaucoup améliorés depuis. Les élites sont devenues très habiles pour faire de la propagande. Et la deuxième grande différence, c'est que, pendant la guerre du Vietnam — et c'est quelque chose que j'ai déjà évoqué il y a quelques minutes —, même si certains racontaient des histoires positives, que ce soit Westmoreland, les chefs militaires, ou bien sûr Lyndon Johnson et ses proches, eh bien, en même temps, ils savaient très bien qu'on était dans une situation vraiment grave.

Ils savaient très bien qu'ils déformaient la vérité pour maintenir le soutien à la guerre. Aujourd'hui, et ça rejoint ce qu'on disait tout à l'heure, je pense que la plupart des élites occidentales sont convaincues qu'on s'en sort très bien en Ukraine. Elles pensent que les Ukrainiens se battent efficacement sur le terrain, que les Russes ont été au moins freinés, et peut-être même que la situation a commencé à tourner. Et puis, quand on regarde les pertes russes, l'état catastrophique de l'économie russe, le fait que beaucoup de gens voudraient renverser Poutine... eh bien, on se dit qu'il suffit de continuer à pousser un peu, et qu'on finira par gagner. Que la victoire est à portée de main. Et beaucoup de gens y croient vraiment.

Toi et moi, on trouve ça absurde, encore une fois. Mais ici, on est minoritaires. Beaucoup de gens, en Occident, croient vraiment à tout ça. Et tout ça montre, Glenn, que la seule chose qui pourra dissiper toutes ces idées absurdes sur ce qui se passe, ce sera une victoire russe sur le champ de bataille. Si les Russes prennent le Donbass, ou une fois qu'ils auront pris le Donbass, Zaporijjia et Kherson, et qu'ils commencent ensuite à avancer vers d'autres oblasts — en supposant qu'ils le fassent — alors il deviendra impossible de maintenir ce récit. Ce qui permet aux gens en Occident d'y croire encore, c'est la lenteur de l'armée russe. Le fait est que les Russes ont avancé très lentement pour encercler les Ukrainiens. Et d'ailleurs, pour revenir au sujet précédent, on parlait des pertes.

L'une des raisons pour lesquelles je pense que ces chiffres de pertes russes sont tout simplement faux, c'est que les Russes mènent leurs offensives de manière très prudente, justement parce qu'ils cherchent à limiter les pertes. Si on regarde de près leurs tactiques sur le champ de bataille, et plus

largement leur stratégie, on voit qu'ils font des efforts considérables pour réduire au maximum le nombre de victimes. Donc, contrairement à ce que beaucoup en Occident voudraient faire croire, on n'a pas affaire à des vagues d'assauts frontaux insensés où des milliers de Russes mourraient inutilement. Les Russes sont très prudents. Ils subissent des pertes, bien sûr, surtout avec tous ces drones ukrainiens dans le ciel. Mais les chiffres ne sont pas aussi élevés qu'on le dit. Et c'est précisément pour ça que cet article du New York Times est, franchement, risible.

## **#Glenn**

Oui, je pense que c'est un point essentiel, ce que vous avez dit sur le Vietnam. En gros, ils ont menti sur la guerre pour gagner du temps, le temps de trouver cette formule magique dont vous parliez. Et je crois que c'est exactement ce qui s'est passé en Afghanistan. Si on regarde les Afghanistan Papers, ils savaient que les choses n'allaient pas bien, et ils ont cherché à le cacher. Encore une fois, pourquoi mener une guerre qu'on est en train de perdre ? Je pense qu'ils partent du principe que, si on continue, si on s'accroche à l'espoir, quelque chose finira peut-être par changer. L'économie de l'adversaire peut s'effondrer, les fronts peuvent céder. Ou, dans le pire des cas, on épuise peu à peu l'ennemi, pour qu'il soit plus faible ensuite. J'imagine qu'on espérait d'autres issues idéales pour la Libye, la Syrie, et tous ces pays... mais au pire, on affaiblit durablement un ennemi déjà déstabilisé.

Mais c'est intéressant aussi, ce que vous disiez sur la façon de mesurer le succès. Parce que si on regarde l'Ukraine, la méthode préférée, du côté des milieux politiques et médiatiques occidentaux, ça a été de mesurer les progrès en fonction des gains ou des pertes de territoire. Mais vous et moi, on sait bien que ça n'a pas beaucoup de sens quand on mène une guerre d'usure. Dans ce type de guerre, on ne lance pas toutes ses forces à l'assaut de lignes fortifiées. On épuise et on affaiblit l'adversaire, et une fois que la ligne de front s'effondre, là, on prend les territoires. D'ailleurs, maintenant que les lignes de front se désagrègent, les Russes peuvent avancer de plus en plus vite, sans rencontrer ces lignes défensives. Donc, mesurer le territoire dans une guerre d'usure, ça n'a vraiment pas de sens.

Mais c'est justement ça que je trouve intéressant. Parce que, dans la guerre avec l'Iran, on a toujours l'impression qu'ils mesurent les morts, mais ça n'a pas vraiment de sens. Trump disait souvent : regardez la Marine, l'Armée de l'air, tout est détruit. Mais mesurer la mort et la destruction comme un signe de réussite, ça n'a pas beaucoup de logique si les Iraniens peuvent garder le contrôle du détroit d'Ormuz avec des drones très simples et très bon marché. En plus, ils sont prêts à encaisser toute cette souffrance, parce que, peu importe combien d'entre eux on tue, ils continueront à se battre, et ils continueront à produire les moyens nécessaires pour garder ce détroit fermé. Donc, comme tu le disais, les indicateurs de réussite, ou les fameux KPI, sont vraiment étranges... ou peut-être qu'ils le sont volontairement. Étrange, en tout cas, la façon dont ils mesurent le succès.

## **#John Mearsheimer**

Je peux me permettre d'intervenir, Glenn ? On parlait justement des chiffres des pertes dans la guerre en Ukraine, et de ce que rapporte le New York Times. En réalité, c'est la même chose que les décomptes de corps. C'est un raisonnement basé sur le nombre de morts. C'est exactement comme au Vietnam — c'est important de bien le comprendre. Et tu l'as très justement souligné : en Occident, on parle souvent de l'échec des Russes à prendre du territoire, mais tu dis que ce n'est pas un bon indicateur dans une guerre d'usure. Et c'est vrai. Dans une guerre d'usure, ce qui compte, c'est le rapport des pertes, et ce rapport des pertes revient, en fait, au même que les décomptes de corps.

Ce qu'on voit ici, avec cet article du New York Times, c'est très similaire à ce qu'on voyait avec les bilans de morts pendant la guerre du Vietnam. Et ce système de comptage des morts au Vietnam était fondamentalement malhonnête — c'est vraiment important de le comprendre. Et le système de comptage des morts en Ukraine, comme on l'a évoqué à propos de l'article du New York Times, est lui aussi fondamentalement malhonnête. C'est exactement ce à quoi on pouvait s'attendre. Je veux ajouter un autre point — c'est important de bien le comprendre : la guerre du Vietnam et la guerre en Ukraine sont, ou ont été, des guerres terrestres. Une guerre terrestre dans le cas de l'Ukraine, et une guerre terrestre dans le cas du Vietnam. Il faut que je fasse attention à mes temps de verbe ici. Ce sont des guerres où les armées s'affrontent directement, et où un très grand nombre de personnes meurent.

Donc, les bilans de pertes ou les ratios d'échanges de victimes comptaient. Dans le Golfe, dans la guerre contre l'Iran aujourd'hui, il n'y a pas de guerre terrestre. Rappelez-vous que la première phase du conflit, du vingt-huit février au huit avril, s'est déroulée dans les airs. C'était la guerre aérienne, du vingt-huit février au huit avril. Puis la guerre aérienne s'est terminée. Les bombardements ont effectivement cessé, à part deux petits épisodes dont on pourra reparler. Mais, dans l'ensemble, la guerre aérienne a pris fin, et on est passés à un blocus. C'est le treize avril qu'on est passés au blocus, et celui-ci s'est terminé quand on a signé le protocole d'accord, le dix-sept juin. Donc, on est passés d'une campagne de bombardements à un blocus, sans jamais lancer d'offensive terrestre. Et c'est pour ça qu'il n'y a pas de débat sur les bilans de pertes dans la guerre contre l'Iran.

C'est un type de conflit très différent. Et pour être plus précis sur le cas de l'Iran, comme tout le monde l'a dit, si on voulait vraiment atteindre les objectifs que les Israéliens et les Américains s'étaient fixés le vingt-huit février, il aurait fallu des troupes au sol. C'est ce qu'on appelle l'option terrestre. Or, nous n'étions pas prêts, ni le vingt-huit février ni à aucun moment depuis, à déployer des troupes au sol, du moins pas de manière significative. Donc, nous n'avons jamais envisagé sérieusement cette option terrestre. Parce que, quand on choisit cette option, c'est là qu'on commence à subir de lourdes pertes. Et quand les pertes deviennent vraiment importantes, il devient beaucoup plus difficile de justifier la guerre. C'est pour ça que les bilans des morts et les ratios de pertes attirent autant d'attention.

**#Glenn**

Non, je suis d'accord. Mais en même temps, avec l'Iran, on aurait pu penser que les États-Unis auraient plus de succès. Après tout, ils ont évité une guerre terrestre, puisqu'ils sont avant tout une puissance navale. L'histoire montre d'ailleurs qu'ils devraient se tenir à l'écart des guerres au sol — que ce soit au Vietnam ou en Irak — parce que ce n'est pas là que réside leur force. Mais dans le cas de l'Iran, ils avaient la puissance navale, la puissance aérienne... donc on pouvait s'attendre, je suppose, à de meilleurs résultats du côté américain. En revanche, on ne peut pas vraiment gagner une guerre uniquement avec la force aérienne. Alors, comment mesurer le succès dans cette guerre contre l'Iran, du point de vue américain ? Comment évaluer les progrès ? Parce que c'est un type de guerre très particulier. Est-ce que c'est la destruction des missiles balistiques, des capacités offensives ou défensives ? Est-ce que c'est l'élimination des alliés ou des forces par procuration, que ce soit au Liban, en Irak ou au Yémen ? Comment saurait-on si les États-Unis sont en train de gagner la guerre contre l'Iran ?

## **#John Mearsheimer**

Quelques points. D'abord, nous n'allons pas gagner cette guerre. Nous allons la perdre. Mais, dans le processus de cette défaite, nous avons deux objectifs à atteindre. Et si nous en sortons dans un état à peu près correct, alors nous aurons atteint ces deux objectifs. Mais il est très important de comprendre que l'Iran a gagné cette guerre. L'Iran va en sortir beaucoup plus puissant, par rapport à ses voisins, qu'il ne l'était le vingt-sept février. Et la position de l'Amérique dans le Golfe va être considérablement affaiblie à cause de cette guerre. Mais je veux revenir à votre question précise, parce qu'elle est vraiment essentielle. Nous avons deux objectifs ici. En mettant de côté la question de savoir si nous gagnons ou si nous perdons, il y a deux choses à faire. La première, c'est d'ouvrir le détroit, parce qu'il faut absolument que le pétrole recommence à circuler.

Et ça peut inclure — et ça inclura — le pétrole iranien, qu'on laisse passer par le détroit. Et on autorise les Iraniens à être payés en dollars pour ce pétrole, d'accord ? On leur fait une bonne affaire, parce qu'on veut inonder le marché de pétrole, pour éviter que l'économie mondiale ne s'effondre. Donc, le premier objectif, c'était d'ouvrir le détroit, de faire circuler le pétrole. Le deuxième, c'est d'obtenir un accord nucléaire. Il faut qu'on ait un accord nucléaire. Ce sera évidemment une forme de reprise du JCPOA. Mais il faut un accord, quel qu'il soit, qui limite ce que l'Iran peut faire en matière de développement d'armes nucléaires à l'avenir. Tu as parlé des missiles. Il n'y aura pas d'accord sur les missiles. Certains diront peut-être : et le soutien au Hezbollah, au Hamas, ou aux Houthis ?

Il n'y aura pas d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? Le changement de régime, c'était un autre de nos objectifs. Mais il n'y aura pas de changement de régime, pas comme résultat immédiat de cette guerre. Peut-être dans deux, trois ou quatre ans, qui sait, mais pas maintenant. La question clé, c'est le nucléaire. Et il est très important de comprendre comment le protocole d'accord a été conçu. Il a été structuré de façon à ce que les tirs ou les bombardements entre l'Iran et les États-Unis cessent

dès la signature du protocole. Et, deuxième point, que le détroit soit rouvert et que le pétrole recommence à circuler sur les marchés mondiaux. Concernant les bombardements, la campagne s'est arrêtée le huit avril. En réalité, il n'y avait plus grand-chose à arrêter.

La campagne de bombardements s'est terminée, et on est passés à un blocus. Et on ne peut pas revenir à une campagne de bombardements, pour tout un tas de raisons différentes, d'accord ? Donc, au fond, ça n'avait pas tant d'importance que ça, sauf peut-être au Liban. Mais laissons le Liban de côté. La question essentielle, au départ, celle qui nous importait vraiment, c'était l'ouverture du détroit. Et le détroit est maintenant ouvert, pour ainsi dire. Pas complètement, mais il semble qu'il pourrait l'être bientôt. Et s'il ne l'est pas, là, on aura un vrai problème. Mais c'était l'objectif le moins difficile à atteindre, parce que les Iraniens ont tout intérêt à vendre leur pétrole. Bon. Le deuxième grand objectif, celui qui reste en suspens, c'est la question nucléaire. Et ça, ce n'est toujours pas réglé. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'on doit maintenant traiter la question nucléaire en parallèle avec quatre grands dossiers économiques, qui, eux, joueraient tous en faveur de l'Iran.

Premièrement, il y a la question des réparations. Deuxièmement, celle des avoirs gelés. Troisièmement, la levée des sanctions. Et quatrièmement, le problème du péage dans le détroit. Autrement dit, ces sujets ne sont toujours pas réglés. Réfléchissez-y. Le fonds de trois cents milliards de dollars pour les réparations... toujours pas réglé. La levée de toutes les sanctions... toujours pas réglée. La libération de tous les avoirs gelés... je dirais qu'il reste probablement plus de cent milliards de dollars encore bloqués. Les débloquer tous, et ensuite, la question du péage, d'accord ? Tout ça doit être résolu, et la question nucléaire aussi, n'est-ce pas ? Donc, on a réussi à rouvrir le détroit, en grande partie, au début. Mais maintenant, on se retrouve face à tous ces autres gros dossiers.

Je dirais simplement ceci : si nous n'obtenons pas d'accord — quand je dis "nous", je parle de l'Occident, et surtout des États-Unis — si nous n'arrivons pas à un accord sur la question nucléaire, on va avoir de sérieux problèmes. Parce que, comme vous le savez très bien, les Iraniens ont la capacité de fabriquer une bombe assez facilement. Et si nous n'avons pas quelque chose comme une version révisée du JCPOA, qu'est-ce qui les empêcherait de construire une bombe ? Donc, il va y avoir des raisons très fortes pour nous de conclure cet accord. Ce qui veut dire qu'il est probable qu'on doive faire d'importantes concessions aux Iraniens sur les quatre grandes questions économiques qui les intéressent. Il y a donc encore beaucoup de négociations à mener. Et à mon sens, si on veut réussir, il faut d'abord maintenir le détroit ouvert. Et ensuite, il faut obtenir un accord nucléaire.

## **#Glenn**

Eh bien, il y a toujours les deux mêmes objectifs : un accord nucléaire, et faire repartir le flux de pétrole. Ce serait faisable parce que, avant cette guerre, les Iraniens ne cherchaient pas à se doter de l'arme nucléaire, et le pétrole circulait déjà. Mais, comme vous l'avez dit, il y a maintenant de nouveaux objectifs. L'accord-cadre, lui, dit très clairement qu'il n'y aura pas de retour à l'ancien statu

quo. Donc les Iraniens, je pense qu'ils sont inquiets aussi, parce que, d'un côté, il est difficile d'imaginer que les États-Unis appliquent tout ce qu'ils ont signé dans cet accord : lever toutes les sanctions, obtenir l'accord du Congrès, verser trois cents milliards de dollars de réparations, accepter le péage, ou la taxe, ou peu importe comment on veut l'appeler. C'est très difficile d'imaginer que ce soit acceptable. En même temps, il n'y a pas vraiment de bonne option militaire, sauf peut-être si Israël parvenait à provoquer une guerre civile au Liban, ou si les États-Unis faisaient pression sur le gouvernement iranien pour qu'il ferme certains groupes armés iraniens. En gros, on pourrait s'en prendre aux alliés.

## **#Glenn**

Mais ça ne ressemble pas vraiment à une stratégie viable pour obtenir un succès militaire. Donc je me demande... selon vous, quelle est la stratégie ici ? Est-ce qu'ils vont accepter un accord de paix désastreux, ou bien miser sur une option militaire qui n'existe pas vraiment ? Comment est-ce que vous évaluez ce qui est le plus probable, en vous basant sur la stratégie américaine, ou du moins sur la façon dont vous la percevez ?

## **#John Mearsheimer**

C'est une excellente question. Parlons-en un peu. D'abord, il n'y a pas d'option militaire, comme vous et moi le savons. Et s'il n'y en a pas, c'est parce que si on recommence à bombarder, le détroit sera de nouveau fermé. On ne peut rien faire qui risquerait de le refermer. On vient tout juste de le rouvrir, et on veut qu'il reste ouvert. Et puis, tous ces gens qui disent « il faut y retourner et finir le travail »... de quoi parlent-ils exactement ? On a mené une campagne de bombardements pendant quarante jours. Ça n'a pas marché. C'est pour ça qu'on y a mis fin le huit avril. Et en plus, on commençait à manquer de munitions. Et en plus, les Iraniens ont une capacité de seconde frappe. Et en plus, ils peuvent vraiment faire s'effondrer l'économie mondiale.

Alors, de quoi parle-t-on exactement ? On n'a pas d'option militaire. Le détroit est ouvert. Et maintenant, la question, c'est : est-ce qu'on va s'attaquer à la question nucléaire ? Tu dis, Glenn — et je pense que tu as tout à fait raison, je ne te contredis pas — qu'il est difficile d'imaginer les Américains faire les concessions que j'ai décrites sur ce que j'ai appelé les quatre grands dossiers économiques, d'accord ? Encore une fois, il s'agit de toute la question du péage, de la libération de tous ces avoirs gelés, de la levée complète des sanctions, et du fonds de réparations de trois cents milliards de dollars. Tu peux vraiment imaginer les États-Unis céder sur tous ces points ? Parce qu'au final, ça voudrait dire que l'Iran serait dans une position excellente pour avancer. C'est un pays de quatre-vingt-treize millions d'habitants.

Vous remettez leur économie sur pied. Euh... le pays se retrouve dans une position où il domine le Golfe persique. Euh... il contrôle le détroit d'Ormuz. Euh... l'Iran deviendrait vraiment très puissant. Est-ce que l'Amérique va laisser faire ça ? C'est la question que vous posez. D'accord. Mais en face de ça, Glenn, qu'est-ce qu'on fait de la question nucléaire ? Les Iraniens vont jouer dur avec nous,

on le sait. Ils vont dire : si vous ne suivez pas notre rythme sur les questions économiques, pas d'accord nucléaire. Et là, qu'est-ce qu'on fait ? Pas d'accord nucléaire ? Je ne sais pas trop. Il faut qu'on obtienne un accord nucléaire, à mon avis. Mais si on n'en obtient pas, on va avoir de sérieux problèmes, parce qu'il y a de fortes chances qu'ils se dotent de l'arme nucléaire, ou qu'ils avancent dans cette direction.

Et ça, ça pourrait pousser les Israéliens à envisager d'utiliser leurs armes nucléaires — les armes nucléaires israéliennes — contre l'Iran. Donc, il y a ici un vrai risque de catastrophe. On a donc une forte motivation pour parvenir à un accord nucléaire. Trump, lui aussi, a tout intérêt à tourner la page sur cette question. Si on regarde les choses sous un angle un peu différent, il faut comprendre que les Iraniens voulaient traiter la question nucléaire dès le départ. Souvenez-vous, j'ai décrit le mémorandum d'accord comme prévoyant d'abord l'ouverture du détroit et la fin des tirs — ça, c'est la première étape — puis, dans un second temps, le traitement de la question nucléaire et des grands enjeux économiques. Les Iraniens ont été malins.

Ils ont relégué la question nucléaire à la fin des négociations, parce qu'ils savaient que ça leur donnerait un énorme levier plus tard. S'ils avaient négocié l'accord nucléaire et celui sur le détroit dès maintenant, puis qu'ils étaient passés ensuite aux questions économiques, ils n'auraient plus eu aucun levier. La seule chose qui leur donne encore du poids... eh bien, ils n'en ont plus sur le détroit, puisqu'ils le contrôlent déjà, qu'ils l'ont rouvert. Leur levier, maintenant, c'est le dossier nucléaire. Ils ont eu raison de le garder pour la fin. Du coup, ils ont beaucoup d'influence sur nous. Et nous, on a tout intérêt à céder, à respecter les différents engagements qui composent le protocole d'accord. Mais peut-être que ça n'arrivera pas. Et au final, on n'obtiendra pas d'accord nucléaire.

## **#Glenn**

Bon, laissez-moi poser une dernière question. Si on prend un peu de recul pour regarder le tableau d'ensemble, comment définiriez-vous la grande stratégie américaine aujourd'hui, à ce moment de l'histoire ? Pendant la guerre froide, la grande stratégie — avec un seul rival, un autre centre de pouvoir, une idéologie concurrente — c'était, vous savez, la stratégie de l'endiguement, avec tous ses éléments. Elle fixait un objectif clair, qui, d'une certaine façon, rassemblait plus ou moins toute la classe politique. Toutes les autres stratégies devaient s'y subordonner. Mais aujourd'hui, qu'en est-il ? Comment les États-Unis gèrent-ils les immenses changements du monde et leur propre rôle dans ce monde ? C'est une grande question, oui, mais...

## **#John Mearsheimer**

Eh bien, je pense que, quand mes amis et moi réfléchissions à la grande stratégie au fil des décennies, on soutenait toujours que, de toute évidence, l'hémisphère occidental est la région la plus importante du monde pour les États-Unis. Mais, étant donné que les États-Unis sont une puissance hégémonique régionale, il n'y a pas de menaces sérieuses dans cet hémisphère. La vraie question, c'est donc : quelles sont les zones, en dehors des États-Unis, qui comptent le plus d'un point de vue

stratégique ? Où se trouvent les intérêts vitaux dans le monde ? Et je crois que la plupart des gens dans mon entourage étaient d'accord pour dire que les trois régions les plus importantes étaient l'Europe, l'Asie de l'Est — parce qu'il y a de grandes puissances en Europe et en Asie de l'Est — et le Golfe persique, parce que c'est là qu'on trouve le pétrole.

C'étaient les trois grandes zones du monde situées en dehors de l'hémisphère occidental. Pendant la guerre froide, on s'est surtout concentrés sur l'Europe, parce que la menace soviétique était centrée là-bas. Mais l'Union soviétique était, et la Russie est toujours, physiquement située en Asie de l'Est, comme nous le savons tous les deux. Donc, notre objectif, c'était de contenir les Soviétiques non seulement en Europe, mais aussi en Asie de l'Est. Quant au Golfe persique, c'était la région où nous avions le moins d'efforts à fournir. Les Britanniques ont fait l'essentiel du travail dans le Golfe jusqu'en mille neuf cent soixante-huit. Et ensuite, de soixante-huit à mille neuf cent soixante-dix-neuf, nous comptions sur les Iraniens.

## **#John Mearsheimer**

À l'époque du Shah, avec les Saoudiens, nous n'avions pas de grande menace. Après mille neuf cent soixante-dix-neuf, quand les Soviétiques ont envahi l'Afghanistan et qu'il y a eu la révolution en Iran, l'Iran n'était plus un allié. C'est là qu'on a créé la Force de déploiement rapide, une capacité dite « au-delà de l'horizon ». Autrement dit, nous n'étions pas physiquement présents sur place. Nous n'avions pas beaucoup de troupes stationnées dans le Golfe. Nous avions cette Force de déploiement rapide, encore une fois basée au-delà de l'horizon. Donc, on voit que pendant la guerre froide, nos priorités, c'était l'Europe, l'Asie de l'Est et le Golfe. Puis est arrivé le monde multipolaire dans lequel nous vivons aujourd'hui. La Chine est devenue la principale menace pour les États-Unis, et c'est pour cela que nous avons opéré un pivot vers l'Asie. Il y a alors eu beaucoup de discussions sur un désengagement progressif de l'Europe et sur la réduction de notre présence dans le Golfe, parce qu'à ce moment-là, nous ne percevions pas de problème majeur dans cette région.

On pensait avoir la situation bien en main. Et pour ce qui est de l'hémisphère occidental, franchement, tout allait plutôt bien. Il n'y avait pas de menaces sérieuses contre les États-Unis. Et puis voilà que l'administration Trump revient à la Maison-Blanche, en janvier deux mille vingt-cinq. Ce qu'on voit, c'est que le président Trump décide de faire de l'hémisphère occidental une priorité majeure. On se retrouve très impliqués dans des projets de réingénierie sociale et dans des opérations militaires dans la région. Si on regarde ce qui se passe au Venezuela, si on regarde ce qui se passe à Cuba, si on écoute la rhétorique du président Trump à propos du canal de Panama, du Groenland, ou encore de l'idée de faire du Canada le cinquante et unième État, on voit bien que les États-Unis portent énormément d'attention à l'hémisphère occidental. Et ça me laisse un peu perplexe, parce que, pour être honnête, je ne pense pas qu'on fasse face à des menaces sérieuses, à ce stade, dans cette partie du monde.

Mais malgré tout, nous sommes profondément engagés dans une forme d'ingénierie sociale, et peut-être même dans l'acquisition de territoires dans l'hémisphère occidental. Il faut se souvenir que le

président Trump avait déclaré, au moment où nous avons capturé le président Maduro du Venezuela, que les États-Unis, ou plutôt lui, dirigeaient désormais le Venezuela. Et il considérait en gros le pétrole vénézuélien comme du pétrole américain. C'est vraiment assez remarquable. On voit donc que, d'une certaine manière, nous avançons dans l'hémisphère occidental. En ce qui concerne le Golfe, nous sommes maintenant impliqués dans un conflit majeur avec l'Iran. C'est vraiment stupéfiant. On peut même soutenir, Glenn, qu'un jour nous quitterons le Golfe, que nous ne pourrons plus y maintenir de bases militaires. Notre système d'alliances est en lambeaux.

C'est possible que ça arrive. Mais pour l'instant, si on regarde la grande stratégie américaine, on est complètement embourbés dans le Golfe persique. Et comme je l'ai dit, on est aussi très impliqués dans l'hémisphère occidental. Concernant l'Ukraine et l'Europe, comme on en a parlé plus tôt dans l'émission, il semble que le président Trump soit plus ou moins en train de se réengager en Ukraine, de s'y impliquer davantage. Et on peut dire, Glenn, qu'à mesure que la situation tourne en défaveur de l'Ukraine — ce que toi et moi savons être en train de se produire — les Russes vont sentir... pardon, les Américains vont sentir qu'ils doivent intervenir et tout faire pour sauver l'Ukraine, afin d'éviter une défaite humiliante. Et puis, il y a l'Asie de l'Est. C'est ce que le Pentagone appelle la menace prioritaire. Donc non, on ne quitte pas l'Asie de l'Est.

Et si on regarde ce que les Chinois vont probablement faire avec le temps, et ce que les Américains vont probablement faire aussi, c'est une zone du monde très dangereuse. Je ne serais pas surpris que, dans dix ans, ou même dans cinq ans, quand toi et moi parlerons de tous les problèmes du monde, la Chine ne soit plus en tête de liste. Tout ça pour dire que les États-Unis, sous la présidence de Donald Trump, ont une stratégie globale remarquablement ambitieuse. Pense à ce que j'ai dit sur l'hémisphère occidental. Pense à notre position dans le Golfe. Pense à notre position par rapport à l'Ukraine. Et pense à la menace qui fixe le rythme, la Chine. On dirait que le mot « prioriser » la Chine n'existe pas pour nous. Les États-Unis continuent de vivre dans l'illusion qu'ils peuvent être partout et tout faire, tout le temps.

Et je pense que c'est là que se trouve la grande stratégie américaine en ce moment. On pourrait en parler longuement, et d'ailleurs, on devrait le faire la prochaine fois qu'on se verra, ou peut-être la prochaine fois qu'on discutera de la direction que prend cette grande stratégie américaine. Une fois que ces différents conflits seront derrière nous, ou qu'ils se seront stabilisés. Et là, on parle de l'Ukraine, de l'Iran, et aussi, dans une certaine mesure, de pays comme Cuba ou le Groenland. À ce moment-là, on pourra peut-être avoir une vision plus claire de la grande stratégie américaine. Mais je pense vraiment, Glenn, que nous, les États-Unis, allons devoir apprendre à établir des priorités. L'idée qu'on puisse maintenir un État militarisé, profondément impliqué dans ces quatre régions à la fois, ce n'est pas viable sur le long terme.

## **#Glenn**

Non, c'est ce que je considérais comme le principal défi pour les États-Unis à ce moment de l'histoire. Autrement dit, leur passage d'un monde unipolaire, où ils avaient en quelque sorte le

dernier mot partout sur la planète, à un monde multipolaire. La grande stratégie doit forcément inclure des priorités. Si on ne peut pas être présent partout, alors qu'est-ce qui passe en premier ? Et je ne veux pas dénigrer les responsables politiques.

Je pense que c'est quelque chose de difficile à accepter, surtout quand on a vécu pendant des décennies dans une culture politique où il fallait être partout à la fois, en défendant une idéologie qui rendait presque coupable, voire traître, le fait de ne pas l'être. Parce que toutes nos guerres sont, bien sûr, présentées comme des actions pour aider les laissés-pour-compte et faire progresser la démocratie libérale. Alors forcément, ce changement est très dur à opérer. Mais pour moi, c'était justement la leçon de la guerre contre l'Iran. C'est-à-dire que, si on ne peut pas... enfin, quand toutes les armes ont été utilisées en Ukraine, soudain, on s'est demandé : comment va-t-on faire pour affronter les Iraniens ? Il a fallu prendre des armes aux Européens, aux Ukrainiens, aux pays d'Asie de l'Est, et tout envoyer non seulement au Moyen-Orient, mais aussi en Israël. Même les États du Golfe se sont retrouvés privés d'une partie de leurs défenses aériennes.

Donc, pour moi, la leçon principale, c'est celle-là : si on fait passer tout en priorité, en réalité, on ne donne la priorité à rien. Mais encore une fois, il peut y avoir, tu sais, d'énormes changements dans la répartition du pouvoir à l'échelle internationale. C'est extrêmement déstabilisant, parce que les responsables politiques ont besoin de temps pour s'adapter à de nouvelles réalités, je pense. Bref, tu as une dernière réflexion avant qu'on termine la vidéo ? Oui, je voudrais juste faire deux remarques rapides. La première, c'est la question de la dette. Désolé de t'interrompre, mais je regarde souvent le site [debtclock.org](http://debtclock.org), et je ne suis même pas Américain. Ça me déprime quand même. Les chiffres sont effrayants. Pardon, vas-y. Non, tu as raison.

## **#John Mearsheimer**

On a un peu l'impression que ce problème va finir par nous retomber dessus, tôt ou tard. Et puis, Glenn, si on regarde la guerre en Ukraine et qu'on réfléchit à ce que serait une guerre contre la Chine, ou même une guerre ailleurs, ce qui saute aux yeux, c'est qu'il faut une base industrielle solide, et la capacité de produire des quantités énormes d'armes. Je veux dire, pour reprendre l'exemple de la guerre contre l'Iran, on a dû arrêter au bout de quarante jours, tout simplement parce qu'on manquait d'armement. C'est vraiment incroyable à quel point on a épuisé nos stocks de missiles Tomahawk, de missiles Patriot, de systèmes THAAD, de bombes intelligentes air-sol, et ainsi de suite. Franchement, c'est assez stupéfiant.

Et c'est aussi assez incroyable de voir combien de temps il va nous falloir pour reconstituer ces stocks qui ont été épuisés. Ce que ça montre, c'est qu'on va devoir établir des priorités. Si on prévoit une guerre en Asie, et qu'on réfléchit à la manière de faire face aux Chinois dans un conflit autour de Taïwan ou de la mer de Chine méridionale — une guerre qui durerait plusieurs mois — eh bien, espérons que ça n'arrivera jamais. Je ne dis pas que c'est probable, ni que ça va se produire, mais les Américains vont devoir se préparer à une guerre longue. C'est ce que la guerre en Ukraine nous a appris. Et nous n'avons pas la base industrielle nécessaire. Quand on voit le temps qu'il nous

faudra pour reconstituer nos stocks épuisés depuis la guerre d'Irak, c'est vraiment, sincèrement, inquiétant du point de vue de la sécurité.

Franchement, c'est assez incroyable. Quand on regarde le problème de la dette, la faiblesse de la base industrielle américaine, et le besoin de constituer un stock important d'armes, tout en gardant la capacité d'en produire dès qu'un conflit éclate, on voit bien qu'il y a énormément de travail à faire. Et ça va demander de fixer des priorités. Je dirais que les événements qui se déroulent en ce moment... ou plutôt, ceux qui se sont produits depuis le début de la guerre en Ukraine, en deux mille vingt-deux, jusqu'à aujourd'hui — donc sur une période de quatre ou cinq ans — eh bien, cette période nous a beaucoup appris. Et ce que nous avons appris devrait vraiment nous inquiéter pour l'avenir.

## **#Glenn**

Quand je dis « notre », je parle ici des États-Unis. Eh bien, jusqu'à la prochaine fois, j'espère qu'on pourra reparler un peu de grande stratégie, parce que les États-Unis ont une histoire vraiment fascinante à ce sujet. Merci beaucoup pour votre temps, et passez une bonne journée.

## **#John Mearsheimer**

Avec plaisir, Glenn. Je vous souhaite le meilleur.